
Édith BRUDER, *Juifs d'ailleurs.* *Diasporas oubliées, identités singulières*

Paris, Albin Michel, 2020, 496 p.

Giulia Bonacci

RÉFÉRENCE

Édith BRUDER, *Juifs d'ailleurs. Diasporas oubliées, identités singulières*. Paris, Albin Michel, 2020, 496 p.

- 1 Il est des livres qui invitent au voyage, et celui-ci en est un assurément. Voyage dans l'espace, par l'amplitude et la diversité des horizons abordés ; voyage dans le temps, entre origines de l'humanité, histoire antique et brûlante actualité ; voyage dans des mondes juifs peu connus, lointains, situés aux marges d'une histoire juive occidentalocentrée. Pour nous conduire à bon port, une équipe internationale de trente-trois scientifiques, menée par Edith Bruder, s'est pliée à un exercice de synthèse et de transmission des connaissances dont tout lecteur leur sera reconnaissant. Les critères analytiques présidant au choix des communautés abordées sont clairs : le maintien et le développement d'une identité collective juive distincte de celle du pays d'installation, et la persistance de liens forts, réels ou symboliques, avec la terre d'origine. Ainsi, en contournant les critères conventionnels de la judéité, et notamment le caractère déterminant de la filiation maternelle, c'est une approche flexible et distanciée qui est proposée : les communautés concernées sont considérées juives par leurs pratiques, leurs traditions et leurs imaginaires, et par leur expérience de la conversion.
- 2 L'introduction générale de l'ouvrage est utile pour les non spécialistes des études juives car elle pose clairement les termes de la discussion. La thématique de l'Alliance et la hantise de l'exil autant que sa valeur salvatrice, qui font partout des Israélites des « résidents étrangers », sont mises en perspective grâce à la présentation des deux grands paradigmes mytho-historiques de la déportation assyrienne, qui donne naissance au motif des Tribus perdues d'Israël, et de la déportation babylonienne qui

inaugure le modèle de la Diaspora. Le mythe des Tribus perdues d'Israël a occupé une fonction essentielle dans le discours colonial européen ainsi qu'un rôle crucial dans la reconstruction du passé biologique et culturel de nombreux peuples. En l'absence de sources historiques précises, la vitalité du mythe jusqu'aujourd'hui illustre la richesse de ce thème ainsi que son influence sur l'imaginaire des hommes et la représentation du monde. La dispersion, traduction du terme grec diaspora, est ici châtement divin, indissociable de l'élection, de l'exil et de l'espoir d'un rassemblement. L'usage du terme diaspora évoquait un lieu d'origine sacré ainsi qu'un mythe d'origine, et il a subi d'importantes métamorphoses pour désigner de nombreux peuples dispersés, Grecs, Arméniens, Chinois, Africains ou Palestiniens. Devenu un concept séculier servant à identifier des formes sociales, il est utilisé comme un instrument de connaissance, un objet scientifique transversal. Il désigne désormais toutes les formes de dispersion et sert d'appui à l'étude des minorités d'ascendance immigrée, à l'analyse des réseaux transnationaux, ainsi qu'à la réévaluation des notions d'identité et d'ethnicité. Paradigme du multiculturalisme, la diaspora devient métaphore de l'hybridité, de l'entre-deux et de la double appartenance, des thématiques déjà travaillées par les études culturelles et l'étude des circulations avec leur corollaire, le refus des identités nationales unipolaires et la remise en question des discours hégémoniques.

- 3 L'ouvrage est structuré en huit parties, les sept premières sont géographiques et la dernière est thématique. Un livret central de photographies illustre plaisamment ce gros livre, et les nombreuses cartes sont bienvenues même si celle illustrant le monde islamique est difficile à lire. Avec des textes courts centrés sur un espace précis, chacune des parties brosse un portrait contrasté de la présence juive, dont les expériences sont à la fois tributaires des grands enjeux géopolitiques et de politiques tout à fait ciblées. C'est en fait un tour de force d'érudition auquel nous sommes invités. Dans ces vastes régions où les strates temporelles et politiques s'enchevêtrent, la présence juive antique, la conquête arabe, l'invasion mongole, l'Empire ottoman et son démantèlement, l'emprise coloniale, la conquête russe puis la révolution bolchévique, les pogroms des années 1930 et les bouleversements politiques du xx^e siècle rythment souvent tragiquement la vie de ces petites communautés dispersées, polyglottes, aux multiples métiers et environnements.
- 4 La première partie se penche sur le monde islamique où les communautés juives, antiques pour la plupart, ont toutes disparu, à la suite de nombreuses restrictions discriminatoires et de leur émigration, ou leur *alya* dans la deuxième moitié du xx^e siècle. Juifs yéménites, Juifs d'Iran ou du Kurdistan sont présentés succinctement, tout comme les stratégies identitaires des Juifs de Turquie, qui manifestent leur attachement à l'identité nationale en dépit des politiques exclusivistes de la République. À la marge de l'identité juive, les sabbatéens de Salonique, ou Dönmeh, constitués au milieu du xvii^e siècle, participent aussi de la discussion.
- 5 La seconde partie s'attache à l'Asie centrale musulmane, où l'on trouve là encore des communautés très diverses, isolées comme les Juifs des montagnes imprégnés de culture islamique, dans des espaces cosmopolites comme à Bakou en Azerbaïdjan, ou enchâssées dans des discours mythologiques et racialisants qui attribuaient une ascendance israélite aux Pathans. Mais ce qui frappe aussi, de même qu'en Ouzbékistan et en Afghanistan, c'est la disparition presque complète de ces communautés, à l'image du dernier Juif de Kaboul, qui demeure seul à prier dans la vieille synagogue de la capitale afghane.

- 6 Dans l'Orient russe, abordé en troisième partie, ce sont des communautés très différentes qui émergent dans ces périphéries de l'empire : descendants des cantonistes russes, Caraïtes de Crimée dont la pratique se fonde uniquement sur la Loi écrite, Subbotniks russes, considérés comme une hérésie judaïsante, projet d'autonomie dans l'Extrême-Orient russe, à Birobidjan, voué à l'échec, ou encore l'instrumentalisation sans fin du royaume des Khazars, si puissant entre le VII^e et le X^e siècles, qui illustre le décalage entre la recherche scientifique et les usages politiques qui en sont faits.
- 7 La quatrième partie nous emmène vers des horizons très différents : l'Amérique latine et les Caraïbes, où les spéculations sur les origines israélites des indigènes ont laissé à la place à plusieurs vagues migratoires de Juifs poussés par l'arbitraire de l'Inquisition puis par le démantèlement de l'Empire ottoman et les ravages du nazisme – et qui ne développent pas toujours de liens entre elles. L'on peut regretter l'absence de discussion de la Caraïbe anglophone, alors que c'est à La Barbade que se trouve la plus vieille pierre tombale juive de la région (1660). C'est d'autant plus dommage que ce sont les migrants caribéens anglophones qui ont largement contribué au développement des congrégations de Black Jews/Black Hebrews dans le nord des États-Unis au début du XX^e siècle. Ceux-ci sont cités en passant dans d'autres parties, mais leur trajectoire si singulière, qui les a conduits sur une Terre promise située en Éthiopie puis en Israël, aurait eu toute sa place ici. Le chapitre sur le marranisme offre une respiration bienvenue. Plus réflexif que les autres, il encourage à l'inscription de ces communautés dans le contexte particulier des circulations atlantiques ainsi que dans les réflexions existantes sur la survie des héritages africains et amérindiens.
- 8 La cinquième partie aborde l'Inde, où les Juifs sont présents depuis 2000 ans, surtout dans des villes portuaires et dans un environnement généralement exempt d'antisémitisme. Les textes se penchent sur les Bene Israël, la communauté la plus importante, sur celle de Cochin, peut-être la plus ancienne, structurée entre Paradisis et Malabar, et sur les Bagdadis, distribués aussi en Birmanie et en Malaisie. Deux communautés émergentes sont présentées, les Bene Menashe, issue de groupes chrétiens et reconnus par l'État d'Israël, et les Bene Ephraïm, pour qui le judaïsme est devenu un outil de lutte contre l'inégalité de caste.
- 9 La sixième partie ayant trait à l'Afrique semble paradoxalement la moins convaincante. Ici les sources, toutes lacunaires qu'elles puissent être, sont citées jusqu'au XVII^e siècle, mais peu de précautions méthodologiques ni d'appareil critique ne sont mis en place pour discuter des traditions orales, des mythes d'origine et des légendes recueillies alors qu'elles font l'objet de grands débats historiographiques par ailleurs. Des liens rapides entre antiquité juive et pratiques contemporaines, et la mention d'une « manière africaine » de danser laissent un sentiment d'inconfort alors que ces communautés émergentes, nourries aux réseaux sociaux, sont fascinantes. Autre raccourci étonnant, les Juifs éthiopiens auraient « adopté » un discours racial et une identité « black » sans qu'il ne soit suggéré que cela puisse aussi être dû à la discrimination rencontrée en Israël.
- 10 La septième partie nous emmène cette fois en Chine. Grâce à une introduction limpide, la distinction faite entre, d'une part, la communauté de Kaifeng, vieille de 1000 ans, dont les membres sont devenus Chinois tout en restant Juifs et en donnant forme à un syncrétisme unique et, d'autre part, les communautés contemporaines, constituées de Juifs qui ne sont jamais devenus Chinois et restent étrangers, nous permettent de survoler les spécificités des Juifs de Harbin, Tianjin, Shanghai et Hong Kong.

- 11 Au terme de ce long et faste voyage, une dernière partie revient sur l'articulation entre cosmopolitisme, nomadisme et racialisme dans l'histoire des idées autant que dans notre monde contemporain, ainsi que sur le philosémitisme associé aux théologies chrétiennes millénaristes et aux mouvements judaïsants, souvent soutenus par les chrétiens évangéliques. Dans un court chapitre, la multiplicité des catégories identitaires, culturelles et géographiques qui définissent ces communautés juives est mise en perspective pour souligner leur malléabilité, les réassignations identitaires postmigratoires et les regards changeants portés sur des identités sans cesse en mouvement. Ensuite, les récentes études sur la génétique appliquée au judaïsme sont discutées avec mesure. Le décalage entre les arguments des scientifiques et les commentateurs de leurs recherches révèle que bien souvent l'on fait jouer à la génétique un rôle qui va au-delà de ce qu'en disent les généticiens eux-mêmes. En effet, elle intéresse les origines et l'histoire, mais ne saurait prouver la judéité d'individus ou de communautés sans risquer de devenir un déterminant identitaire immuable soumis au déterminisme biologique. Enfin, en revenant sur le cas des Bene Menashe dont l'identité juive a été reconnue alors que leurs pratiques datent des années 1990, deux questions cruciales sont soulevées. La première apparaissait en filigrane dans plusieurs textes, sur le rôle joué par des individus et des organisations juives prosélytes hyper connectées et bien dotées, promptes à nourrir et entretenir des pratiques juives émergentes et à faciliter des conversions à distance. La seconde souligne la nouvelle approche de la *alya*, qui dissocie la légitimité d'une communauté à émigrer de son rattachement historique et généalogique au peuple juif, parce qu'il est simplement demandé à ses membres d'être des Juifs pratiquants et de vouloir devenir citoyens israéliens. Sans jugement de valeur, l'enjeu politique est posé, bouclant la boucle de ce beau voyage qui cherchait à « re-connaître » l'histoire de ces diasporas et à inscrire dans une histoire globale ces « Juifs d'ailleurs » qui restent des figures emblématiques de la dispersion dans notre monde multiculturel contemporain.